

[Home](#)[Dossier](#)[Guest](#)[Interview](#)[Review](#)[Spécial Web](#)[Archives](#)

Entretien avec Marcelline Delbecq

Pour sa dernière exposition, Marcelline Delbecq fait le point sur ses dernières années de recherche autour de l'image et du texte, du potentiel cinématographique de l'écriture.

Il paraît que « Silence trompeur » est ta dernière exposition ?

Oui ! Il y a plusieurs raisons à cela, à la fois personnelles et liées à ma pratique et aux activités en dehors de celle-ci. Je suis enseignante à l'École du paysage de Versailles, je collabore avec mon compagnon chorégraphe, Rémy Héritier, et j'ai également un projet de roman en cours. Pour moi, l'exposition a plutôt été un objet de recherche qu'une fin en soi. Je suis arrivée au bout de ce que j'ai envie de faire avec ça. Je suis vraiment très contente de l'exposition à la Fondation Ricard, ce qui ne me fait pas du tout revenir sur ma décision ! J'ai eu l'impression de la composer comme je voulais, de fabriquer avec Bertrand Schefer, qui est écrivain et cinéaste, quelque chose qui va au-delà de l'exposition. C'est une sorte de projet global, avec un livre, un entretien, et trois soirées.... Cette exposition est centrée sur la mémoire, ce qu'elle retient et ce qu'elle efface. Quel est le temps d'assimilation d'un contexte d'exposition entre ce qu'on y voit et ce à quoi on pense à ce moment ? Est-ce convoqué dix ans après ?

Comment as-tu été amenée à travailler avec Bertrand Schefer ?

Je ne le connaissais pas, la rencontre s'est faite grâce à sa compagne, Valérie Mréjen. Je voulais le regard de quelqu'un qui soit extérieur, qui ait un lien entre l'image et le texte et qui ne soit pas commissaire d'exposition. Nos pensées se croisent à des endroits précis mais en venant de champs de recherches très différents. C'était assez incroyable, chacun se donnait des références à lire dont ni l'un ni l'autre n'avait jamais entendu parler. L'entretien a été super parce qu'il a creusé une partie de mon travail dont je n'avais jamais parlé, à la fois très intellectuel mais aussi sur la recherche de ce qu'est l'image, de ce qu'est le texte, de ce qu'ils fabriquent chacun de leur côté et quand on les met à proximité.

L'exposition est très fragmentaire et épurée, avec un accrochage au cordeau, comme les séries *West* ou *Nowhere*, qui ménagent les vides entre et autour des images.

On est dans une ère du numérique, on emmagasine des fichiers, on en retravaille quelques-uns. Moi je fais très peu de retouches et je travaille en numérique comme je travaillais en argentique, c'est-à-dire que je prends des photos avec une très grande parcimonie — ce qui n'empêche pas d'emmagasiner des fichiers au fil des années. Et puis j'ai fait une résidence intitulée « Atelier de post-production » au CPIF, qui a été un moment pour revenir à mes images et surtout les tirer sur papier. Ça a été un temps d'expérimentation et une façon de remettre les choses à plat. Et pour cette dernière exposition, je ne voulais pas seulement montrer, mais aussi voir les choses. La série *West* comprend des images prises entre 2007 et 2010 que j'ai juste punaisées en me disant que je changerais et puis j'ai laissé les choses ainsi. C'est un arrêt des choses qui n'est pas du tout arrêté ! C'est en lien avec un roman que j'ai commencé en 2008 et qui n'est toujours pas terminé : douze textes à partir de douze photos prises aux Etats-Unis, qui parlent de la recherche de Nathanaël West (auteur américain, ndlr) par un narrateur écrivain. Ici, les images se superposent, dans l'idée d'un montage ou comme un mur d'écrivain et les extraits de textes peuvent à la fois résonner avec elles alors que les deux n'ont pas forcément de lien. C'est une recherche sur la façon dont les choses sont nées, dont ces images peuvent convoquer une possibilité de récit, et sur ce qui peut advenir de ce projet sachant qu'il est en cours. Moi je

Par Alexandrine Dhainaut

Spécial web

Légende bandeau :
Marcelline Delbecq, vue de l'exposition
"Silence Trompeur" à la Fondation
d'entreprise Ricard, Paris, du 22 janvier au
7 mars 2015.

Du même auteur

[Jessica Stockholder, Hollow places court
in ash-tree wood](#)

[Un art gigogne](#)

[Franz Erhard Walther, The Body decides](#)

[Prix Maif : Nicolas Milhé](#)

[Grégory et Cyril Chapuisat,](#)

[Métamorphose d'impact #2](#)

sais ce que j'y vois, je sais ce que j'en dis, mais ensemble, que re-fabriquent-elles et que convoquent-elles chez le regardeur ?



Marcelline Delbecq, vue de l'exposition « Silence Trompeur » à la Fondation d'entreprise Ricard, Paris, du 22 janvier au 7 mars 2015.

Les sujets de tes images sont très variés : paysages naturels, façades, intérieurs, objets... Comment les détermines-tu ?

C'est complètement empirique. Quand j'ai étudié la photographie à 18 ans, j'ai appris sous influence de la photographie américaine. Je sais d'où tout ça vient, même si je n'ai jamais été dans une filiation directe, mais cette découverte de la photographie américaine aux États-Unis a tout fabriqué. Et bizarrement, les États-Unis sont presque le seul endroit où je fais des photographies. Je ne l'explique pas. C'est souvent là-bas que je trouve des choses à photographier.

Dans les séries *Nowhere* prises dans les maisons de William Faulkner ou d'Anna Akhmatova, tu ne montres que certains détails des intérieurs et joues sur une certaine frustration chez le regardeur...

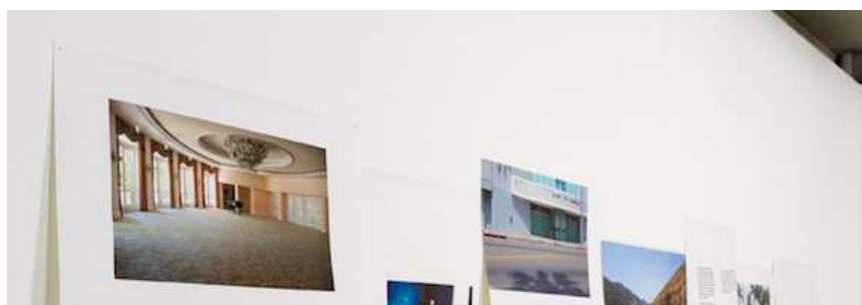
La photographie du fauteuil de William Faulkner, par exemple, n'est pas du tout « cropée », c'est vraiment comme ça que j'ai photographié. Pourquoi ? C'est juste une question de composition, ça se fait comme ça, très naturellement. Ce sont en fait des images que je vois avant de les photographier. Je ne sais pas non plus comment l'expliquer mais je suis dans une réalité que j'envisage comme une image alors je fais cette image. L'image est porteuse de récit. Tout le blanc que je laisse autour de l'image devient une surface de projection et éventuellement une surface d'annotations. Il y a beaucoup de gens qui sortent de cette exposition avec l'impression d'avoir été convoqués dans un hors-champ. C'est une idée que je trouve évidemment passionnante. Une image montre ce qu'elle contient mais invoque tout ce qu'elle ne contient pas.

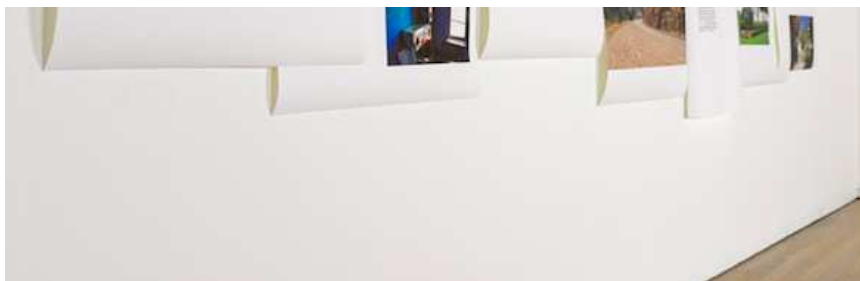
D'où ce titre de « Silence trompeur », il y a toujours quelque chose qui vient combler le vide.

Le silence n'en est jamais un, que ce soit le silence de la lecture mentale ou le silence des images. Le silence est factice parce qu'il est toujours rempli par autre chose.

Tes images renvoient à de nombreuses références qui vont de la littérature à la peinture, en passant par la photographie, comme *Rapture*, cette image de décombres post-intempéries à Malibu qui fait référence à Jeff Wall et Delacroix, jusqu'à Sonic Youth.

Une amie travaillait sur une exposition de Jeff Wall au MoMa et, en voyant cette image, elle me parle de ses ressemblances avec *The Destroyed Room*, qui reprend exactement la même composition, sans avoir eu la volonté de la reproduire. Elle m'explique aussi que *The Destroyed Room* reprend celle de *La Mort de Sardanapale* de Delacroix, elle-même inspirée d'un poème de Byron. Je me suis retrouvée avec une espèce d'héritage catapultée à l'intérieur. En cherchant l'image de Jeff Wall sur Internet, je suis aussi tombée sur une pochette d'album de Sonic Youth^[1]. Je me suis donc dit que la narratrice de la pièce sonore qui accompagne *Rapture* devait être Kim Gordon ! J'ai cherché à me mettre en contact avec elle via Olivier Zahm, le directeur du magazine *Purple*, qui la connaissait. Elle m'a répondu tout de suite : *I'm in*. Ça a été une super rencontre, extrêmement intimidante.





Marcelline Delbecq, vue de l'exposition « Silence Trompeur » à la Fondation d'entreprise Ricard, Paris, du 22 janvier au 7 mars 2015.

Dans *You are now entering*, tu évoques la *camera obscura*. C'est, je crois, un sujet qui t'intéresse ?

Oui, comme métaphore, parce que l'image de la *camera obscura* est une image ontologique, c'est ce que l'on devrait voir si le cerveau ne faisait pas son travail. C'est aussi une image passionnante parce que fixer une image de la *camera obscura*, c'est ce qui a présidé à la naissance de la photographie. En même temps, ça n'a aucun sens parce que c'est une image en perpétuel mouvement mais aussi en décalage avec la réalité. Ça fait très longtemps que c'est un des mes sujets de recherche. Dans un projet en collaboration avec mon compagnon, la *camera obscura* sera l'objet central comme dispositif de vision et comme point d'interrogation sur ce qu'est l'image du mouvement.

Le cinéma habite également ton travail. La pièce *Brume* dont quelques pages sont montrées sous vitrine, est très cinématographique dans le décor qu'elle décrit. Et même visuellement, *Brume* ressemble presque à une vieille copie de scénario.

Pour moi, c'était un portfolio de textes mais c'est complètement évident maintenant que tu le dis. J'ai lu un paquet de scénario, justement pour voir ce que le texte pouvait fabriquer comme images. C'est pour ça que j'ai beaucoup travaillé sur les didascalies. Et c'est vrai que le cinéma est très présent mais plutôt dans un rapport déconstruit. J'aime le cinéma mais dans des formes très découpées, très fragmentaires. Je lisais beaucoup de textes liés au cinéma mais sans forcément voir les films, c'était plutôt pour moi analyser comment le film se fait, dans le rapport entre des images et la voix off par exemple, réfléchir sur les mouvements de l'image dans son opposition à la fixité de la photographie. C'est comme aller vers le cinéma mais toujours par des chemins de traverse et en extraire des choses qui sont vraiment centrales mais qui ne font pas tout du cinéma. C'est pourquoi je parle plutôt de rapport de déconstruction. Je n'ai jamais pensé à un objet-film. Le temps avançant, j'ai envie d'essayer mais dans une forme plutôt documentaire. La fiction m'intéresse finalement de moins en moins.

[About](#)[Annonces](#)[Partenaires](#)[Rédacteurs](#)[Contact](#)[Mentions légales](#)